

COUP de grisou

L'honneur d'ali

Luttant de leurs dernières neiges contre l'enlaidissement des tire-fesses et des paravalanches qui strient leurs flancs, le Grand Serre et le Tabor se mirent calmement dans les lacs de Laffrey. Comme Dali enfant, qui rêvait de soulever le tapis de la mer, on aimerait savoir ce qui se cache sous cette surface brillante et multicolore que nous appelons la beauté des montagnes. Quelle nuit, en gestation de quel futur paysage, se dissimule au sein de ces roches que l'érosion inéluctablement dégradera ?

Ali, clignant des yeux au soleil retrouvé, ne se pose pas ces questions. Ali est Turc. Et mineur de fond : au sein de la nuit des pierres la plus noire, à plusieurs centaines de mètres sous la surface étincelante des lacs, dans les veines de pur anthracite du bassin de La Mure. Et s'il s'étonne aujourd'hui au pied des montagnes matheysines, c'est de la sollicitude inhabituelle de son chef d'équipe qui vient de lui annoncer l'énorme coup de grisou qui, là-bas, en Turquie, dans la mine où il a appris le métier, vient de surprendre sous terre plusieurs centaines d'hommes, on ne sait pas au juste combien.

Des jours qui suivent, tout est confus dans son souvenir : le comité de soutien, le peu d'informations, les rumeurs, le geste d'amitié d'un vieux mineur polonais à la retraite, jusqu'à ce jour de mauvais temps où la nouvelle tombe, à la sortie du puits : là-bas, on a arrêté les recherches et bouché les galeries ravagées par l'incendie et les éboulements sur des dizaines d'hommes, dont certains sont peut-être encore vivants. Dans le masque de poussière noire du visage d'Ali, les larmes creusent des sillons aussi boueux et profonds que ceux dessinés par la pluie printanière de ce jour sur les pistes de ski qu'a tracées le bulldozer là-haut, dans le brouillard qui noie l'Oreille du Loup.

Et puis, tandis que l'émotion, et l'oubli déjà, retombent sur La Mure, la lettre arrive enfin, avec les coupures de journaux, les noms des disparus, des veuves et des orphelins qui restent accrochés là-bas dans les misérables baraques de parpaings à flanc de colline où, même avec du travail, on vit bien plus mal qu'ici.

Et Ali, sur le balcon du HLM où loge son cousin, tourne désespérément ses regards vers l'Est, vers la Turquie. Mais il y a là une grande montagne d'herbe brune, de cailloux et de neige qui barre l'horizon, et Ali se prend à haïr cet obstacle, et soudain l'idée lui vient d'y monter (on voit très bien la cicatrice d'une route de terre qui balafre de grands zigzags la moitié de la montagne).

Y monter pour échapper à la prison oppressante de ces sommets étrangers, pour que le regard libre porte loin là-bas vers l'Anatolie, son pays peut-être encore, il ne sait plus très bien, depuis le temps qu'il est là, lui qui n'est plus de nulle part. Après tout, enfant, il a couru la montagne derrière les troupeaux...

Bientôt arrive son jour de repos, et la vieille mobylette, après avoir presque rendu l'âme dans le col de Malissol, amène tout de même Ali à Oris, où il l'abandonne au début de la route en terre. Bien vite, il coupe droit dans la pente entre les virages, s'écorchant aux épines qui envahissent peu à peu le bas de la montagne abandonnée.

Une heure de course et le souffle qui manque (il pense à tous les silicosés connus là-bas) le font ralentir. Et puis les odeurs de terre chauffant au soleil, la souplesse de la vieille herbe jaune couchée par la neige, où commencent à pointer les crocus, entament sa haine à coup de souvenirs d'enfance qu'il croyait oubliés. C'est plutôt de douleur qu'il s'agit encore, car ces visages du pays d'autrefois le poignent. Quand il atteint, au bout de la route, la petite maison du berger, l'odeur du mouton que les neiges de l'hiver n'ont pas réussi à effacer, celle du feu de bois dans la sombre pièce, le froid de glace de l'eau bue au bassin lui rendent sa vie de petit montagnard turc. Et il s'étonne de presque aimer ce piètre alpage, au point de vouloir y revenir voir le berger ! Plus haut, appuyé sur le manche à balai cassé trouvé dans la cahute, il finit par trouver un peu de neige où il enfonce quelquefois en dérapant. Il revoit son grand-père lui raconter qu'autrefois, on allait la chercher par tombereaux entiers dans la montagne pour la revendre aux riches et gras citadins qu'écrasait la chaleur de l'été. Et le froid aux doigts lui rappelle sa grand-mère qui, à longueur d'année, tricotait, en poils de chèvres bruns, blancs et noirs, des gants, des chaussettes, des passe-montagnes à la tenace odeur de troupeau, couleur du paysage.

La fatigue le prend, mais il avance à petits pas, toute son énergie rassemblée, tendue vers ce sommet d'où il verra l'Orient. Quelques pierrailles encore, une dernière pente



JEANMI ASSELIN

de neige, un reste de congère près de l'arête, et il atteint le sommet.

Et bien sûr il n'est pas assez haut : la haute crête qui court du Coiro au Grand Armet, encore toute ourlée de corniches, barre la vue de l'autre côté du gouffre qui s'ouvre à ses pieds. Mais la déception n'est pas si forte ; Ali est sur ce sommet comme lorsqu'il émerge du puits de la mine : ébloui. Pour la première fois, il se retourne et voit les grands châteaux de pierre qui flottent au sud et à l'ouest. Il voit La Mure qui se dore au soleil, et sur la droite le carreau de la mine, le puits de misère où il s'enfonce chaque jour, et dont il n'a jamais jailli si haut, lavé de toutes ses scories, laissées sur le crassier du racisme, par l'altitude qui sait ? Ali se tourne vers l'Orient, par-delà les montagnes de France, vers la Turquie où sont enfouis dans le charbon tant de ses frères mineurs et tant de douleurs, mais aussi vers la Mecque où est une autre Pierre Noire. Avec de la neige il fait les ablutions rituelles puis les prosternations qui scandent la troisième prière du jour, celle où son ombre fait deux fois sa taille. C'est ainsi que le trouve la cordée qui arrive par les arêtes du Coiro.

Des Murois au pays de Mémet le Mince

Le jeune gars et la fille en leur équipement multicolore sont surpris de trouver un musulman en prière, en habits et chaussures de ville, dans la neige du sommet de la Grissonnière. Heureusement, ils étaient l'an dernier dans l'Atlas et ils se souviennent de l'hospitalité berbère, où le plus pauvre dispute au plus riche l'honneur d'héberger l'étranger, même chrétien. En souvenir des innombrables thés savourés là-bas, ils partagent leurs vivres avec Ali, intimidé, et lui racontent l'Atlas, l'Oisans, leur chère montagne matheysine et ses noms. Eux aussi ont eu des paysans et des mineurs dans leur famille. Ils questionnent Ali, le poussent dans ses retranchements, l'écoutent se libérer petit à petit, dans son français hésitant, du dernier poids de cette journée. Ils le font parler de son pays, de ses montagnes, de ses hivers, de ses souvenirs de petit berger d'Anatolie. Lui racontent que les Murois, des anciens, sont allés dans le temps grimper au Kurdistan (est-ce le blesser que d'en parler avec ce qui s'y passe ? Ils enchaînent...). Est-ce qu'ils pourraient gravir des montagnes chez lui s'il veut les

emmener pendant ses vacances ? Est-ce qu'il connaît le Taurus, où se passent les aventures de Mémet le Mince ? Est-ce que...

"Nord et Sud, Est et Ouest, tous vassaux du Zénith..."

Les plus du sourire naissent au coin des yeux d'Ali, là où les blessures du charbon ont laissé leurs tatouages bleuâtres. Rêveusement, il regarde les brumes qui, lentement, recouvrent le plateau. Revoir le pays cet été même ? Un vent frais les chasse du sommet. Ils s'en vont face à l'étincellement du soleil, bas à l'ouest, sur la mer de nuages qui s'est formée. Ali, mal chaussé comme il est, glisse sur la neige, casse le manche à balai en se retenant. Ils rient et descendent en lui donnant la main, chacun d'un côté. Ils ne le lâchent pas, même une fois la neige quittée. Ils courent. Les trois silhouettes dansantes finissent par disparaître dans le brouillard qui monte.

Deux choucas s'abattent sur le sommet à la recherche de miettes.

Tandis qu'à l'orient monte déjà le cimetière d'un fin croissant de lune, la Grissonnière, seule face à l'occident flamboyant, se prépare pour sa millième nuit.

Saviez-vous que les montagnes peuvent sourire ?

Olivier Paulin

BIG ERRATUM

Dans le précédent numéro, nous avons laissé passer une superbe photo des Drus... à l'envers ! En page 89 de l'article de Jean-Claude Legros, on peut voir la *Directe américaine*, avec la niche à droite et le Bonatti à gauche. Bref, n'importe quoi ! Mille excuses, nous serons pendus haut et court pendant trois jours. Voir plus.